

La situation familiale dicte (presque) tout

■ Des chercheurs ont suivi 1037 jeunes garçons issus des quartiers défavorisés de Montréal pendant 22 ans

Des chercheurs ont suivi pendant 22 ans 1037 jeunes garçons issus des quartiers les plus défavorisés de Montréal. Leur conclusion : une situation familiale difficile va prédisposer certains d'entre eux à la délinquance.

ISABELLE MAHER

Le Journal de Montréal

Les garçons hyperactifs, peu anxieux et antisociaux courent quatre fois plus de risques de devenir délinquants ou d'adhérer à un gang de rue si, en plus, leurs parents les ont eus à un jeune âge, sont divorcés et peu scolarisés.

C'est ce que conclut une étude qui sera publiée dans *Archives of General Psychiatry*, une importante revue de psychiatrie.

«L'adversité familiale va affecter un profil très précis de jeunes garçons. Pour l'hyperactif, peu sociable et peu anxieux, les

risques de délinquance augmentent de 55 %. Si la situation familiale est intacte durant la petite enfance, les risques de délinquance sont moindres, soit 35 % », explique Éric Lacourse, chercheur principal et professeur de sociologie à l'Université de Montréal.

Cette vaste étude a débuté en 1984 alors que les jeunes garçons fréquentaient la maternelle des 53 écoles les plus défavorisées de Montréal.

Fournir des choix

Les chercheurs qui ont observé les comportements de ces jeunes – aujourd'hui âgés de 28 ans – ont pu déceler parmi eux 13 % de jeunes hyperactifs peu anxieux et antisociaux. De ce nombre, 30 % se sont joints à des groupes d'amis délinquants au début de l'adolescence.

«Il faut cibler tôt les jeunes qui ont ce profil et les diriger vers des programmes de prévention», plaide Éric Lacourse.

Le psychologue travaille d'ailleurs à un programme d'activité sportive encadré pour les jeunes issus de milieux défavorisés.

«Ce n'est pas toujours aux parents seuls d'agir. Le système doit fournir des solutions de rechange», avance-t-il.

De l'aveu même du chercheur, les conclusions de l'étude n'expliquent pas tout. Certains facteurs n'ont pas été vérifiés :

«Dans la littérature, il existe au moins 30 facteurs liés à la délinquance. Par exemple, la culture du laisser-aller des parents peut avoir un impact sur les risques de troubles de comportements, mais nous ne l'avons pas vérifié dans notre étude.»

■ Cette étude fait partie d'une série d'études longitudinales menées par le Groupe de recherche sur l'inadaptation psychosociale chez l'enfant (GRIP), un groupe de recherche établi à l'Université

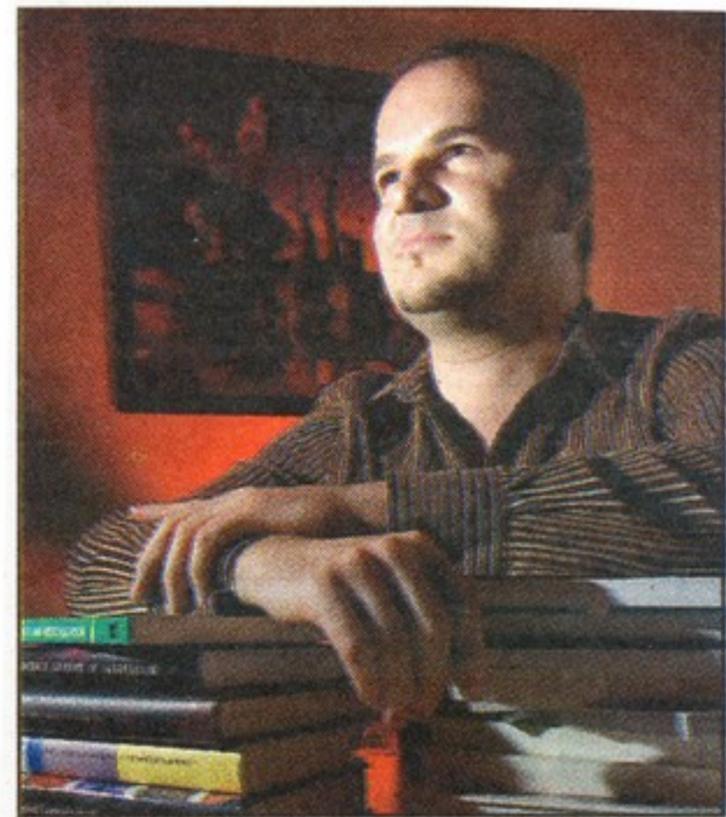


PHOTO OLIVIER JEAN

■ « Il faut investir tôt chez un enfant à risque », répète Éric Lacourse, professeur de sociologie à l'Université de Montréal.

de Montréal et au CHU Sainte-Justine.

■ Dans le cadre de cette étude, la définition du mot « délinquance » est très large. « Ça va du jeune qui fait quelques mauvais coups à celui qui adhère carrément à un gang de rue », explique Éric Lacourse.

■ L'étude porte exclusivement sur les garçons parce qu'au début des recherches, en 1984, toute la littérature associait la délinquance exclusivement aux garçons. « La délinquance chez les filles a légèrement augmenté, mais ça n'a toujours rien à voir avec celle des garçons », explique le chercheur.

imaher@journalmtl.com

■ Pour les jeunes hyperactifs, peu sociables et peu anxieux, les risques de délinquance augmentent de 55 %, selon l'étude réalisée à Montréal.